

THEATRE
SORANO

DOSSIER DE
PRESSE

GEORGE
RANDIN
OULLEN
MARI
CONFON
DU

ALLEES
JULES
35 GUESDE

31000
TOULOUSE

05/32/09/32/35

www.theatre-sorano.fr

George Dandin ou le mari confondu

Molière/
Jean-Pierre Vincent

THÉÂTRE
SORANO

mardi 13,
mercredi 14,
jeudi 15,
vendredi 16 février
20h

DISTRIBUTION

Mise en scène **Jean-Pierre VINCENT**
Assisté de **Léa CHANCEAULME**
Dramaturgie **Bernard CHARTREUX**
Scénographie **Jean-Paul CHAMBAS** assisté de
Carole METZNER
Costumes **Patrice CAUCHETIER**
Lumière/vidéo **Benjamin NESME**
Son **Benjamin FURBACCO**
Maquillage **Suzanne PISTEUR**
Régie générale **Xavier LIBOIS**
Habilleuse **Annaïg LE CANN**
Régie son **Laurent SASSI**
Régie lumière/vidéo **Cédric ENJOUBAULT**
Réalisation costumes **Atelier Caraco**
Construction décor et accessoires
Les ateliers du Préau avec **Cyrille FLORCHINGER**

Avec
Vincent GARANGER* George DANDIN
Olivia CHATAIN* ANGÉLIQUE
Alain RIMOUX M. de SOTENVILLE
Elisabeth MAZEV Mme de SOTENVILLE
Iannis HAILLET CLITANDRE
AuréliE EDELINE* CLAUDINE
Anthony POUPARD* LUBIN
Gabriel DURIF COLIN

* troupe permanente du Préau

Tarifs de 11 à 22€
[théâtre - création 2018]

Production **Le Préau Centre Dramatique National de Normandie Vire (producteur délégué), Studio Libre, Théâtre Dijon Bourgogne - CDN** | Avec la participation du **Jeune Théâtre National**.

1668 : Molière prend part au Grand Divertissement de Versailles, ballets, cascades, feux d'artifices, banquets... Il a repris et augmenté *La Jalousie du Barbouillé*, farce de sa jeunesse pour fabriquer son *George Dandin* ; il a concocté avec Lully une Pastorale qu'ils entremêlent à la comédie. La Pastorale finit bien, la farce finit mal. Les Versaillais s'esclaffent sur le dos du parvenu puni. Mais la pièce est réversible. La société française est là, dans toutes ses tensions; elle n'a guère changé, quoiqu'on dise... Et c'est ce qui fait qu'on la joue encore.

1958 : Roger Planchon, mettant en scène *George Dandin*, avait fait faire un pas de géant à l'histoire du théâtre français. Au fil des années, j'ai vu d'autres *Dandin*, reprenant toujours, plus moins, la tracée profonde de Planchon. Je ne pensais pas travailler la pièce ; pour moi, Planchon avait tout dit. Je l'ai relue au moment où Pauline Sales et Vincent Garanger nous ont proposé de travailler avec eux. Alors, j'ai lu autre chose... la pièce bien sûr, toute la pièce, rien que la pièce, mais faisant naître une analyse et une imagerie inédites.

2018 : nous jouons *George Dandin*, pour Le Préau à Vire et pour un peu partout en France...

Un scénario pour commencer

Imaginons un paysan débrouillard, et mieux que cela, car le génies des affaires peut se nichier partout et la fortune commencer avec rien. Il a gratté et gratté, dans les céréales, ou le beurre, ou la bidoche – veaux, vaches, cochons, poulets. Il a entourloupé beaucoup de naïfs. Il a gagné beaucoup d'argent. Il a racheté des terres et agrandi ses domaines, gagné toujours plus d'argent. Il a fait le voyage de Paris et poussé jusqu'à Versailles où il a tout visité. Revenu ébloui, il se fait construire un Versailles modèle réduit, en pleine campagne, une petite Cour d'Honneur, histoire d'épater les nobliaux du coin qui l'ont toujours mis de côté.

Il s'est aussi payé les vêtements à la mode et se promène en marquis dernier cri : sa perruque est blonde, mais sa moustache est restée noire, il ne se rase qu'une fois par semaine, et sous ses parures, il a gardé son vieux tricot de corps, sa mascotte.

Bien sûr, il a fallu aussi s'acheter une femme et un nom. Les nobliaux les plus proches, famille appauvrie depuis longtemps, portant haut mais sentant la poussière et l'eau bénite, avaient une fille, jolie et bien élevée, comme au couvent. Ils possédaient assez de terres pour négocier un viager confortable contre un mariage humiliant : ainsi se tenaient-ils par la barbichette, pour la vie... Le gars Dandin est devenu Monsieur De la Dandinière, noblesse illusoire, mais perçue comme un danger à l'époque par les soi-disant propriétaires de la France. Déjà.

Le couple Dandin s'est installé dans la nouvelle maison avant même la fin des travaux : on est encore dans les enduits ; il reste un petit tas de fumier dans un coin, le puits central a été comblé, seulement recouvert d'un petit plancher de bois.

La vie du couple n'est pas joyeuse. La jeune femme ne supporte pas les manières brusques du mari qui l'a achetée. Et ce, d'autant plus qu'il a pris de mauvaises habitudes côté boisson : il est brutal et sent le cabaret. En tout cas, le mariage récent n'a pas encore été consommé... Comme elle le prend de haut – noblesse oblige – il devient violent. La nuit, on entend des cris au loin. C'est pourquoi tous les jours, les beaux-parents, par hasard, passent aux nouvelles.

C'est là que commence notre histoire en forme de théâtre : la descente aux Enfers de celui qui s'était cru parvenu (sic) au Ciel. Ne la racontons pas ici dans le détail : elle est assez simple et droite, en apparence du moins. Trois actes, trois tentatives pour rester le maître à bord, trois échecs, trois humiliations : le réel qu'on voulait fuir revient au galop. Le pire étant que le bonhomme sait pratiquement tout dès le départ, il le dit et le répète : inépuisable lutteur d'un combat perdu d'avance.

Il sera « confondu », c'est-à-dire « convaincu d'une erreur (ou d'une faute) ». Il y a bien dans chaque acte une forme de procès, que lui-même cherche à tenter, et qui se retourne contre lui, avec châtement à la clé. L'aristocratie, même morte, est épargnée. « L'impunité n'y est point punie », écrivait Ramon Fernandez.

Mais « confondu » signifie aussi « troublé, agité, éperdu ». Comme dans d'autres scénarios de Molière, il y a un « devenir fou » du personnage central : c'est la tragicomédie de George Dandin De la Dandinière. Mais qui sait ? Attendons la fin, la vraie fin, tragique...

Allons jusqu'au bout. On a vu beaucoup de mises en scène généreuses s'apitoyer finalement sur le triste sort du « pauvre Dandin ». Oui, les nobles sont infects, oui Angélique a des raisons de se venger, mais elle le fait sans aucune pitié. Mais Dandin n'est pas un ange. La lutte des classes (et des sexes) lui casse les reins, mais il en a cassé bien d'autres. Jusqu'au bout avec la farce donc, jusqu'au bout de la cruauté noire. Dandin, s'il est un parvenu ridicule, doit l'être jusqu'à la fin.

À partir d'une situation bien réelle, Dandin entre pas à pas dans un monde de folie. Mais c'est la comédie entière qui est un méchant rêve. Le texte est simple et direct, mais il appelle, ou déclenche, ou permet, très vite, une foule d'images et de visions. C'est ainsi que se développera notre récit, non dans un réalisme rural, mais dans une fantasmagorie onirique.

Vidons d'abord presque entièrement le décor. Assurons la limpidité graphique des rapports de force. Tout est simple, c'est une farce; tout se complique : c'est une comédie; le réel se transforme, c'est une mise en scène. Notre enjeu est de créer un autre réalisme que celui hérité de Planchon. Pas de ferme en bois, ni d'échafaudages, ni de maison bourgeoise XVII^{ème} siècle forcément trop petite. Seulement des restes, des allusions. Le décor minimaliste comme un écran blanc va en produire plusieurs autres: rêve de Versailles, église du voisinage, ciel de nuit orageuse, etc.

À Versailles en 1668, la pièce était mêlée de musique, ce qui explique en partie sa brièveté.

Dès sa reprise à Paris, plus de musique, ce qui explique son autonomie – qui s'est affirmée ainsi au long des siècles. Mais à la relecture, cette présence de Lully, et donc du luxe Versaillais, mais aussi cette présence des bergers amoureux, m'ont semblé un fantôme très présent. Nous allons travailler à un retour subreptice de Lully dans notre jeu ; et Molière nous a laissé un berger : le silencieux Colin serait-il musicien à ses heures ?

Dans un décor sans âge, les costumes seront absolument d'époque – toujours cet écart voulu et productif chez nous entre Jean-Paul Chambas le peintre et Patrice Cauchetier le costumier. Dandin ne sera pas un paysan demi-riche, vite rappelé à l'ordre, mais un fou de parvenu abattu en plein vol. Plus dure sera la chute. Présenter une telle pièce, c'est aussi organiser pour le public un voyage dans le temps, dans l'imaginaire, dans un charme de l'ailleurs. L'actualité des situations, la violence des humiliations n'y perdra rien, bien au contraire.

Mine de rien, et malgré sa forme presque schématique, cette œuvre de Molière montre un tableau complet, du haut au bas de l'échelle, de la société française et de ses tensions, qu'il a pu observer de près au cours de ses tournées de jeunesse. Comme nous le savons trop bien, beaucoup des choses ont à peine changé dans notre paysage traditionnel... La France reste un vieux pays où nous pataugeons. *George Dandin* nous saute aux yeux, nous renvoie l'image de nos comptes pas réglés. On va mettre une nouvelle fois le doigt dessus, mais aussi comme si c'était la première fois. Souriez, vous êtes filmés...

Repères biographiques

[Jean-Pierre VINCENT]

Son itinéraire commence en 1958, au Groupe théâtral du lycée Louis le Grand à Paris. Aux côtés de Patrice Chéreau et de quelques autres, il y franchit les étapes du théâtre étudiant au « professionnalisme ». Acteur, assistant, il apprend sur le tas les éléments du métier et de l'art théâtral.

Dix ans plus tard, en 1968, l'acteur Vincent franchit le pas de la mise en scène. C'est *La Noce chez les petits bourgeois* de Bertolt Brecht : succès décisif. Il vient alors de rencontrer Jean Jourdheuil, avec qui il inaugure en France le tandem metteur en scène-dramaturge. Avec un groupe d'acteurs exceptionnels, ils vont monter une compagnie : Le Théâtre de l'Espérance. Ce sera *Dans la jungle des villes* du même Brecht (1972), *Woyzeck* de Büchner (1973), *La Tragédie optimiste* de Vichnievski (1974). Après un bref passage chez Peter Brook, pour l'ouverture des Bouffes du Nord, Vincent est nommé en 1975 directeur du Théâtre national de Strasbourg, où il part huit années avec un collectif d'auteurs, metteurs en scène et acteurs.

En 1982, il vient mettre en scène *Les Corbeaux* d'Henry Becque à la Comédie-Française. Cette expérience aboutit à sa nomination au poste d'administrateur général, qu'il occupera jusqu'en 1986, date où il reprend sa « liberté ». Après quatre ans de professorat au Conservatoire et de spectacles mémorables (*Le Mariage de Figaro* au Théâtre national de Chaillot, *Le Faiseur de théâtre* de Thomas Bernhard au TNP et au Théâtre de la Ville), il recueille le Théâtre des Amandiers à Nanterre, des mains de Patrice Chéreau.

Il y passera onze années, poursuivant son travail de création, aidant et accueillant beaucoup d'auteurs et metteurs en scène, jeunes et moins jeunes. Il quitte Nanterre à la fin de 2001, en créant la Compagnie Studio Libre avec son dramaturge Bernard Chartreux et ses collaborateurs de (presque) toujours. La pédagogie, exercée depuis longtemps, devient un axe de travail dominant à côté des spectacles coproduits avec les institutions nationales.

Poursuivant son parcours éclectique, il a récemment monté *Iphigénie en Tauride* de Goethe au TNS, *En attendant Godot* de Beckett (Théâtre des Bouffes du Nord), *La Dame aux jambes d'azur* de Labiche (Studio-Théâtre de la Comédie-Française), a dirigé un stage sur Mark Ravenhill (La Réplique, Marseille), et prépare avec les élèves de l'ENSATT un travail sur *Les Troyennes* (Euripide, Sénèque) pour 2018.

À VENIR

Un ennemi du peuple

d'après Henrik Ibsen /
Sébastien Bournac

8 > 16 mars

Negotiation

Olé Kamchnala et Pichet Klunchun

20 mars

Prévert

Yolande Moreau et Christian Olivier

23 > 24 mars

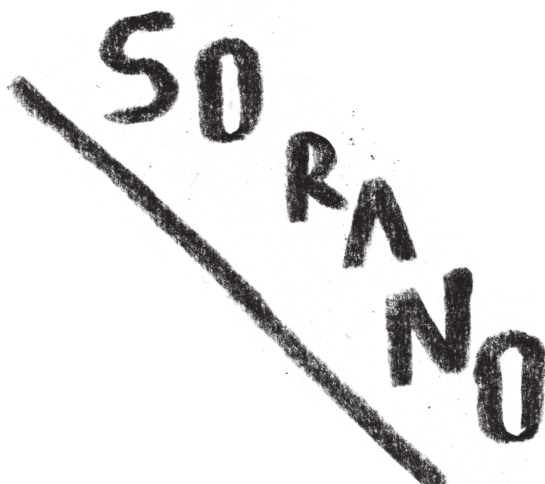
[La Collection #1 Portraits féminins]

Aglaé

Jean-Michel Rabeux

27 > 31 mars

[La Collection #1 Portraits féminins]



SORANO

Théâtre Sorano

35 allées Jules Guesde
31000 Toulouse
M° Carmes ou Palais de Justice

Relations presse

Karine Chapert
05 32 09 32 34
karine.chapert@theatre-sorano.fr

+ d'infos/ réservations

05 32 09 32 35
(du mardi au vendredi de 13h30 à 18h30)
ou www.theatre-sorano.fr